

Here's to you, Mr Robinson...

Jean Dion

Numéro 79, automne 2004

Une histoire à découvrir! Les Noirs au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7192ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, J. (2004). *Here's to you, Mr Robinson.... Cap-aux-Diamants*, (79), 42–44.

HERE'S TO YOU, MR ROBINSON...



Le 24 octobre 1945, Robinson signe son contrat le liant aux Royaux devant Hector Racine, Branch Rickey et le lieutenant-colonel Roméo Gauvreau. (*Mémorial du Québec*, tome VI, p. 168).

PAR JEAN DION

Le communiqué, émis le 10 avril 1947, au milieu de la sixième manche du match hors concours, faisait tout juste trois lignes : «Les Dodgers de Brooklyn ont acheté aujourd'hui le contrat de Jackie Roosevelt Robinson des Royaux de Montréal. Il se joint à l'équipe immédiatement». Trois petites lignes qui allaient bouleverser les États-Unis d'Amérique!

Cinq jours plus tard, le 15 avril, par un temps frisquet et maussade, les Dodgers de Brooklyn sautaient sur le terrain de leur domicile d'Ebbets Field pour le match inaugural de la saison contre les Braves de Boston. Jouant au premier but pour les locaux et frappant au deuxième rang, le numéro 42, Jackie Robinson, petit-fils d'esclave. Pour la première fois depuis les années 1880, un «Nègre» participait à un match de baseball majeur. L'«entente à l'amiable» ségrégationniste, respectée par tous les propriétaires d'équipes au fil de six décennies, qui confinait les joueurs de couleur à des ligues séparées, était rompue.

C'était à la fois le début et la fin d'une longue et éprouvante marche qui allait, par-delà une grande carrière, marquer profondément la question des droits civiques aux États-Unis. Quelques jours avant ce match, les dirigeants de la Ligue nationale de baseball avaient décidé à l'unanimité moins une voix le projet d'intégrer les Noirs, soumis par le patron des Dodgers, Wesley Branch Rickey. Mais Rickey, dont les motivations exactes restent floues — il agissait au moins autant en vertu d'une logique d'affaires et sportive que d'une volonté de justice sociale — avait décidé d'aller de l'avant.

En réalité, c'est à Montréal que tout avait commencé. À Montréal, où se trouvait le principal club-école des Dodgers, les Royaux, membres de la Ligue internationale nouvellement promue au calibre AAA. À Montréal, au Canada, où les tensions raciales, savait Branch Rickey, étaient beaucoup moins intenses qu'aux États-Unis et où se trouvait le tremplin idéal dans les circonstances. À Montréal où, lors d'une conférence de presse



Jackie Robinson et son épouse Rachel Isum. (*Mémorial du Québec*, tome VI, p. 166).

impromptue, en octobre 1945, on annonça que Jackie Robinson allait passer la saison 1946, qui devait ensuite donner lieu à «*The Great Experience*».

Né en 1919, dans une plantation en Géorgie, Jackie Robinson avait été choisi par Rickey pour ses qualités d'homme au-dessus de tout reproche : ne fumant ni ne buvant, sur le point d'épouser une jeune femme de bonne famille (Rachel Isum), méthodiste pratiquant, déterminé devant l'adversité. Ne trouvant aucun débouché après des études à UCLA où il s'était illustré dans plusieurs sports, Robinson s'était engagé dans l'armée. Posté au Texas, il avait eu à plusieurs reprises maille à partir avec ses supérieurs sur des questions à l'époque aussi fondamentales que la place des Noirs dans la cantine militaire ou encore la possibilité pour lui de disputer des matchs contre des équipes du sud des États-Unis. Mais à cette ténacité, Branch Rickey demanda à Robinson de substituer une résistance passive. Car il savait que la moindre réplique au torrent d'infamies que son protégé allait encaisser compromettrait irrémédiablement l'entreprise.

Selon la légende — rien n'est prouvé, mais aucune histoire du baseball qui se respecte ne fait abstraction de cet épisode —, une première rencontre entre les deux hommes eut lieu au bureau de Rickey à Ebbets Field, en août 1945. Là, derrière des portes closes, des heures durant, le patron des Dodgers abreuva Robinson d'insultes, le traita de tous les noms, lui brandit son poing en pleine figure. «Voilà ce qui t'attend, lui dit-il. Si tu te rebiffes une seule fois, tout sera fichu. Il faut absolument que, pendant les trois prochaines années, tu tendes l'autre joue. En seras-tu capable?» Robinson répondit qu'il croyait que oui.

Dresser la liste de toutes les vilenies auxquelles l'homme fut soumis prendrait des pages et des pages. Si l'accueil local, en cet automne 1945, fut enthousiaste, il en alla tout autrement dès le début du camp d'entraînement suivant, qui se déroulait à Daytona Beach. Au menu : injures diverses, crachats, coups de crampons, tirs à la tête de la part de lanceurs adverses, refus de certains joueurs de disputer un match auquel participe un «Nègre», refus de certaines villes de même présenter un match dans lequel un «Nègre» joue, vestiaire séparé, hôtel séparé, menaces de mort. Soulignons l'attitude de Clay Hopper, le gérant des Royaux originaire du Mississippi, qui à l'origine refusa de diriger un joueur qui n'était pas vraiment un humain du fait de sa couleur de peau puis qui, cédant aux pressions, se félicita au moins de ce que son père fût mort et n'assistât pas à



Jackie Robinson en pleine action, en avril 1946. (Mémorial du Québec, tome VI, p. 169).

pareil spectacle. Mille fois, incapable de se concentrer ou même de dormir sous une pression insupportable, Jackie Robinson viendra à un cheveu de tout abandonner; mille fois, notamment grâce au soutien et aux suppliques de son épouse Rachel et en pensant à tous ceux qui comptent sur lui pour ouvrir la voie à une nouvelle ère, il tiendra le coup.

Si Branch Rickey voulait un homme résolu, il voulait aussi un bon athlète faisant la preuve qu'un Noir pouvait tenir son bout sur le terrain. Après un camp d'entraînement moyen, Robinson se chargea dès son premier match au calendrier régulier de lui montrer qu'il ne s'était pas trompé. Le 18 avril 1946, devant plus de 51 000 spectateurs à Jersey City face aux Giants de New York; il obtient quatre coups sûrs en cinq présences au bâton, marque quatre points (dont deux alors qu'il parvient à causer des feintes non réglementaires en se dandinant au troisième coussin), en

Le Royaux de Montréal. Robinson apporte du sang neuf à cette équipe. (Mémorial du Québec, tome VII, p. 171).



produit trois et vole deux buts dans une victoire de 14 à 1 des Royaux. Lorsque l'équipe fait son entrée à Montréal au terme d'un séjour de douze parties à l'étranger, il affiche une moyenne au bâton de 0,372 avec dix-sept points marqués et huit buts volés. Comme on dit dans le jargon, Jackie Robinson est arrivé.

Et une performance de 1 en 4 lors de son premier match au stade De Lorimier, le 1^{er} mai, de même qu'une trentaine de parties ratées en raison d'une blessure à une jambe, ne parviendront pas à entacher une saison d'autant plus retentissante que Robinson a dû s'adapter à une nouvelle position (deuxième but) et que la tension a atteint un paroxysme chaque fois que les Royaux prenaient la route. De fait, il boucle le calendrier avec une moyenne de 0,349 et gagne le championnat des frappeurs de la Ligue internationale. Pas mal pour une recrue!



■ Jackie Robinson, son épouse et un groupe d'amis. (*Memorial du Québec*, tome VI, p. 170).

■ À Montréal, Jackie et Rachel dénichent un logement rue de Gaspé, dans le quartier Villera presque exclusivement francophone. «La communauté noire de Montréal était à cette époque assez petite et plutôt regroupée dans certains quartiers, et le fait d'avoir des voisins noirs n'était pas une expérience coutumière pour la plupart des Montréalais», souligne l'auteur William Brown dans son excellent bouquin *Les Fabuleux Royaux*. «Il existait bel et bien des préjugés raciaux dans la ville, et même de la ségrégation officielle, mais il s'agissait davantage de négligence que de persécution. Les Robinson constituaient un élément nouveau et très visible dans le paysage, un peu comme des extraterrestres, et la couleur de leur peau ne passa pas inaperçue. [...] Même s'ils n'étaient pas considérés comme étant de la famille, ils étaient par contre traités en invités d'honneur».

L'invité d'honneur aura d'ailleurs droit à un traitement bien particulier en guise de cérémonie de clôture de la saison 1946. Déteneurs d'un dossier de 100 victoires et 54 défaites, le meilleur de leur histoire, les Royaux battent Louisville en six matchs dans la finale de la ligue et décrochent ainsi le championnat de la Série mondiale junior. Au terme de l'ultime rencontre au stade De Lorimier, une foule en délire poursuivra Robinson dans la rue Ontario afin de le porter en triomphe, ce qui fera écrire au journaliste Sam Maltin, correspondant du *Pittsburgh Courier*, que c'était la première fois que l'on voyait une meute de Blancs pourchasser un Noir pour lui dire son affection et non pour le lyncher...

De ce passage à Montréal — dont souvenir est gardé par une statue de Jackie devant le Stade olympique et par l'inscription du numéro 20 qu'il portait avec les Royaux sur la clôture du champ extérieur —, Rachel Robinson dira plus tard qu'il était nécessaire compte tenu du climat qui régnait aux États-Unis, surtout dans le Sud, à l'époque. Mais il fut bref, car de plus grandes choses appelaient le pionnier.

Recrue de l'année dans la Ligue nationale avec les Dodgers, en 1947, Jackie Robinson mènera une brillante carrière de dix saisons dans les majeures, couronnée par une intronisation au Temple de la renommée du baseball. Après sa retraite, en 1956, il a poursuivi sa lutte, faisant campagne auprès de Martin Luther King, participant à des œuvres pour les Noirs, dirigeant une banque consacrée au développement d'entreprises gérées par des Noirs. Mais au moment de son décès, en 1972, à 53 ans à peine, usé autant par le diabète que par les mauvais traitements dont il avait été la cible toute sa vie, il déplorait encore la minceur des progrès accomplis en matière de droits civiques, y compris aux plus hauts échelons du sport professionnel. Le titre de son autobiographie, *I Never Had it Made*, rend bien son état d'esprit.

Tous ceux qui ont marché dans ses traces ont dit que seul un homme de la trempe de Robinson pouvait accomplir la tâche herculéenne de briser le mur de l'injustice. Il a payé de sa vie cette mission, mais comme il l'a dit lui-même, «une vie n'est pas importante, sauf par l'impact sur d'autres vies». ♦

■ Jean Dion est journaliste au quotidien *Le Devoir*.